

trop rude : trop riche pour des esprits lassés du latin et du grec ; trop guttural pour les peuples du Midi. Ajoutons qu'elle possédait quasi autant de dialectes que l'Allemagne avait de capitales. Enfin cette langue, d'un caractère antique, ne pouvait avoir de charmes que pour une nation simple et sédentaire.

L'espagnol aurait pu prétendre à l'universalité. Mais la courte prépondérance politique de l'Espagne, l'abondance stérile de la plupart de ses écrivains, la majesté de son idiome, invitant à l'enflure, le caractère sombre et chauvin de son peuple, sa position géographique, y furent autant d'obstacles.

Quant à l'italien, plusieurs motifs, malgré le chef-d'œuvre du Dante, devaient aussi l'empêcher de devenir langue humaine. D'abord, même les grands auteurs, comme Pétrarque et Boccace, préféraient écrire leurs ouvrages en latin. Puis la maturité de l'Italie fut trop précoce : les nations n'étaient pas prêtes à recevoir sa suprématie. Le beau siècle de Léon X fut comme isolé dans le monde. Le goût se corrompit au moment précis où il se réveillait en France. Enfin le toscan était monotone par sa douceur et sa mollesse.

Restaient l'anglais et le français. L'Angleterre qui a sa puissance au dehors, inspire de la jalousie et de la défiance. La France, heureusement située, attire, parce qu'elle est une nation généreuse et polie qui vit chez elle. Elle règne par l'opinion, et cet empire lui suffit. L'Anglais est froid et morose, le Français est gai et expansif ; si celui-ci est vain, celui-là est orgueilleux.

Le caractère de la langue française est fondé sur celui de la nation.

La phrase française est claire et directe, logique comme la raison. L'idiome britannique, au contraire, comme toutes les langues à inversion, correspond d'abord aux sensations.

C'est ce génie de la langue française qui lui assure la suprématie universelle. Si elle est moins propre que les autres à la poésie et à la musique, elle l'emporte incontestablement sur toutes par la netteté et le naturel. "Ce qui n'est pas clair n'est pas français." C'est

la langue de la prose, du bon sens, de ce goût modéré, également accessible à tous les hommes. Elle traduit les autres langues : l'italien et l'anglais les calquent.

L'anglais, malgré ses sublimes écrits, est souvent dur, bizarre, obscur, comme l'allemand, son congénère. Sa prononciation est pénible ; celle du français, langue du Nord et du Midi, est douce et forte.

Le français mit bien des siècles à se fixer ; mais enfin il devint, par le concours du génie, de la raison et de l'autorité, la magnifique expression d'une époque sans égale. L'Angleterre venait d'avoir ses Shakespeare et ses Milton, ses Spencer et ses Dryden, en un mot, son âge d'or, mais elle l'avait dédaigné. Engouée des grands génies de la France, il fallut que celle-ci la révélât à elle-même. Quand elle se ressaisit, il n'était plus temps ; la place était prise : la France régnait universellement. Son empire n'était pas contesté. Avec sa langue, elle imposait à l'Europe ses mœurs, ses goûts, ses plaisirs, ses modes. Les cours parlaient français, la diplomatie s'exprimait en français, le monde était français, comme il avait été romain et grec. Au-dessus des Bossuet, des Pascal, des Racine des Boileau, des Molière, des La Fontaine, dominait un nouvel Auguste, un nouvel Alexandre, et c'était Louis XIV, la politesse, la majesté et la raison personnifiées.

Rivarol montre, en terminant, que le XVIIIe siècle, avec ses Fontenelle, ses Voltaire, ses Montesquieu, ses Buffon, conserve à la langue de la France la noble prérogative que lui avait conquise le siècle précédent, non sans s'être demandé si le style figuré et la vieillesse de la nation, de concert avec la recherche et l'esprit de nouveauté, ne finiront pas par amener la décadence. Il verrait aujourd'hui que c'est arrivé.

ABNER.

Un projet de grande allure

Le *Pèlerin* du 3 septembre parlait d'un Congrès qui s'est tenu "à Bourges pour l'enseignement libre : 100 maisons représentées et 18 Congrégations." Il s'agit là, évidemment, de la session annuelle

de l'Alliance des maisons d'Éducation chrétienne, dont notre Séminaire a l'avantage de faire partie. Or, ajoute le *Pèlerin*, "un membre a pensé que la nef du *Salut* pourrait porter les congressistes une année au Canada."—La nef du *Salut*, c'est un steamer dont les Augustins de l'Assomption sont les propriétaires, et qui est utilisé principalement pour les pèlerinages de Terre-Sainte que ces religieux organisent plusieurs fois chaque année.

On a donc lancé l'idée de tenir l'une des réunions de l'Alliance au Canada, c'est-à-dire sans doute dans la province de Québec. On noliserait la "nef du *Salut*," qui nous amènerait les représentants de l'enseignement catholique de France. Combien intéressantes et profitables seraient pour nous ces assises solennelles des éducateurs catholiques des "deux Frances!"

L'idée est donc bien belle, et nous l'accueillons avec enthousiasme. Mais, avouons-le, ce projet nous paraît trop beau, et nous osons à peine rêver qu'il se réalisera peut-être quelque jour.

FEU M. L'ABBE AMB. FAFARD

Nous recevons la lettre suivante de M. le curé de Saint-Joseph de Lévis.

Saint-Joseph de Lévis, 17 sept. 1899.
M. l'Éditeur de

l'Oiseau-Mouche,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt, sur votre dernier numéro, le nécrologie de mon regretté frère, M. le curé de la Baie Saint-Paul ; et je vous remercie bien cordialement des bonnes paroles à son adresse qu'elle renferme, et surtout d'avoir si bien saisi le caractère du défunt, qui est peint au naturel.

Cependant, il s'est glissé dans l'ordre des faits une légère erreur que je tiens à vous signaler :

Le défunt n'a jamais succédé à son frère à la cure de Saint-Sylvestre, où il n'est apparu qu'en visites, et où il a séjourné quelques mois à la suite d'un accident qui exigeait un repos complet auquel il s'est soumis à regret.

Encore une fois, je vous remercie de tout cœur, et je demeure

Votre tout dévoué en N.-S.

J.-E. FAFARD, prêtre.

Nous remercions beaucoup notre vénérable correspondant d'a-